



Anchorage, vers le 29 avril

Amériques : du nord au sud

Julie BAUDIN
et David DUCOIN

« Pourquoi ? ». La question revient sur toutes les lèvres. Aux yeux des autochtones, il semblerait que l'Arctique ne soit pas l'endroit idéal pour passer ses vacances. Cela tombe bien, nous ne sommes pas à Kotzebue, au-delà du cercle polaire, pour faire du tourisme. Froid, inhospitalier et isolé lorsqu'on le connaît mal... l'Arctique ne se visite pas. Il se vit.

C'est ici que commence un long voyage, répond-on aux curieux. Un voyage durant lequel nous « marcherons » sur les pas des premiers hommes qui peuplèrent le continent américain, il y a de cela plusieurs milliers d'années. Les données ne sont pas certaines, la théorie est controversée. Mais pour nous, hommes blancs, européens, citoyens de la terre, cette démarche est avant tout symbolique.

La petite ville de Kotzebue, nommée ainsi par les négociants russes, s'est développée sur les rivages de la baie du même nom, un site que traversèrent les premiers hommes dans leur grande migration de l'Asie vers les Amériques. Certains de ces hommes continuèrent plus au sud, jusqu'à atteindre l'autre extrémité du globe. D'autres, un peu plus tard,

restèrent en arctique et s'établir le long des côtes de l'Alaska, du Canada et du Groenland ainsi que dans les terres, formant l'aire culturelle Inuit.

Pour nous qui venons de

En ce début de mois d'Avril, la ville est encore encerclée par la glace. C'est le printemps, synonyme de liberté retrouvée après les longs mois d'hiver passés à la maison. C'est le temps des



Great French Hunter.

contrées plus clémentes, les premiers jours laissent présager quelques difficultés d'acclimatation. Emmitoufflés dans plusieurs couches de vêtements, la tête dans les épaules, nous affrontons les -25 degrés quotidiens. Nos amis Billy et Maureen, pour rendre nos sorties moins douloureuses, débussent pour chacun de nous un chapeau en peau et fourrure de loup, de bons gants ainsi que des chaussures de l'armée, devenues plus réputées contre le froid que les éternelles Sorel.

balades et des courses-poursuites en motoneiges sur la baie gelée. Les rues sentent l'essence et le raffut. La température, plus douce, permet de pêcher au trou. Les chasseurs nettoient leur fusil et partent chatouiller les caribous et les rennes, de retour de leur migration.

Pour nous fraîchement arrivés, l'euphorie est moindre. C'est plutôt un deuxième hiver que nous vivons. La glace se forme sur nos écharpes à chaque nouvelle respiration. Le froid, invisi-

ble est sournois, nous mord dès que nous enfourchons une motoneige. Il suffit qu'un coin de peau ne soit pas couvert, et il laisse une marque là il a agit. Une trace rouge sous mon œil gauche, qui vire au brun, puis au blanc avant de disparaître avec la peau abîmée.

Déconcertés, un peu désorientés, nous observons le remueménage de cette ville de 4000 habitants, seule dans le Bush, où nulle route ne mène. Ses caractéristiques insolites à nos yeux ne la rendent pourtant pas si différente de ce que nous connaissons, du moins en apparence. On y vit dans des maisons avec l'électricité, l'eau courante, la télévision, le téléphone et Internet. Pas d'igloos en vue. Il n'en a d'ailleurs jamais été vraiment question dans cette partie de l'Arctique, les Inuit de cette région ayant toujours construits des habitations en terre et en bois. Ceux qui peuplent cette ville sont à 90% « Eskimos », comme ils se qualifient eux-mêmes, plus précisément Inupiat, c'est-à-dire « hommes vrais ». Intégrés au monde moderne, nombre d'entre eux ont décidé de sauvegarder leur culture. De tout temps, les Inuit ont su s'adapter à des conditions de vie exceptionnellement difficiles. C'est cette capacité d'adaptation qui a fait d'eux ce qu'ils sont aujourd'hui : des américains, « Eskimos » avant tout.

Bien sur, comme dans toute ville, certaines âmes ont parfois tendance à se perdre. On n'a plus la force de retenir son identité, de lutter contre les désirs de « vie meilleure ». On résiste mal à l'ennui des longs hivers et du chômage. L'Arcti-

que est parfois très sévère avec ses enfants. Famine, grand froid. Certains Inupiat ont connu des moments difficiles. L'Eglise est venu les secourir, leur apporter nourriture, réconfort et paix. L'Eglise a donné un nom et un visage au créateur. L'Eglise a ramené à elle les brebis égarées dans le labyrinthe de l'alcoolisme. Aujourd-

de kilomètres de la ville, dans une petite maison qu'ils ont eux-mêmes construite, sans eau courante ni électricité. C'est dans cet espace de 60 m2 qu'ils ont élevé leurs deux enfants, les nourrissant des produits de leur chasse et de leur pêche. Aujourd'hui, leur mode de vie est resté le même. Proche de la nature, avec le peu d'argent

De tout temps, les Inuit ont su s'adapter à des conditions de vie exceptionnellement difficiles. C'est cette capacité d'adaptation qui a fait d'eux ce qu'ils sont aujourd'hui: des américains, « Eskimos » avant tout.



Julie sleg.

'hui, la ville de Kotzebue, comme bien d'autres en Arctique, est fidèle à Jésus. Et la vente d'alcool y est interdite, sur demande de ses propres citoyens.

Parmi la population autochtone, beaucoup sont sans emploi. Le taux de chômage est élevé dans les petites villes isolées de l'Arctique. Mais pour certains, c'est un choix. La nature leur a toujours apportés ce dont ils avaient besoin. Pourquoi cela ne continuerait-il pas ? L'océan fournit le poisson. Les caribous en migration se donnent à eux. L'été, la toundra regorge de baies et les bois d'originaux. Christine et Gene vivent ainsi depuis plus de trente ans, à une vingtaine

qu'ils reçoivent du gouvernement et de l'exploitation des terres des Natifs, ils sont heureux. Et nous ouvrent leur porte et leur univers avec joie. Le matin, nous partons relever le filet qu'ils ont posé sous la glace au début de l'hiver. Une vingtaine de poissons nous y attendent parfois. En rentrant à la maison, Christine en choisit un pour la soupe du soir. Tandis qu'elle reste au fourneau, nous partons chasser le lagopède avec Gene.

Manque de chance, le fusil refuse de fonctionner lorsqu'il est temps de tirer le bel et élégant oiseau symbole de l'Alaska. Le froid se fait moins gênant depuis que nous l'acceptons et le vivons. Chez Gene et Christine,

chaque jour est question de survie. J'y mets mon végétarisme de côté et goutte au fruit de leur travail. Un autre jour, Koonuk, leur fils, et Tamara nous emmènent chasser le caribou. Après des heures de recherche infructueuse, nous finissons pas déranger un petit groupe de rennes. Leur viande est meilleure que celle du caribou. La motoneige de Koonuk s'élance sur le pack... Une fois qu'il s'est donné à l'homme, l'animal est immédiatement

vidé. Il semble que le cœur batte encore la chamade. Tamara glisse ses mains entre la peau et la chair du renne pour les réchauffer. Paraît-il qu'il y fait aussi bon qu'à côté d'un poêle. Et d'oublier de nouveau mes envies de légumes frais pour la chair tendre de l'animal. Quand nous rentrons, Gene et Christine ont toujours une histoire à nous raconter. La chaleur de leur foyer nous berce. On se sent chez soi dans la maison de Gene et Christine...

De retour en ville, l'agitation ambiante s'empare de nos esprits. Nous sommes nostalgiques de la vie simple et paisible du camp. Cette nouvelle intimité avec l'Arctique nous manque. Après quelques jours d'hésitation, nous décidons de partir. Où ? Nous ne le savons pas précisément... Un coup de tête, et nous réservons deux billets d'avion aller-retour pour Point Hope, petite ville à quelques 200 kilomètres de Kotzebue. Nous n'y connaissons personne. Les ours polaires ont pour habitude d'y rôder en cette saison, nous prévient-on. Mais notre intuition nous y attire. A Point Hope, il y a de l'espoir...

« Who are you ? » Qui êtes-vous ? En guise d'accueil, ce genre de question n'est pas pour nous mettre à l'aise. Mais après quelques heures passées dans les rues de Point Hope à

hommes de Tigara n'ont jamais eu à se déplacer sur de grandes distances pour se nourrir. Sédentaires depuis toujours, leur culture tourne autour de la baleine. Sans elle, Tigara n'est



Mont Top.

la recherche d'un endroit pour dormir, nous finissons par nous en amuser. C'est que les habitants n'ont pas l'habitude de voir des visiteurs, ni l'hiver, ni l'été d'ailleurs. La méfiance de certains nous refroidit, tandis que d'autres nous abordent sans hésitation, la tête pleine de questions. Nos sacs à dos intriguent, nos sourires aussi. Essuyant refus sur refus, nous continuons notre recherche dans l'air incroyablement doux de milieu d'après-midi. Et finissons par atterrir chez Andrew et Pinkie. Il est Inupiat, né et élevé à Point Hope, elle est Philippine. Tous deux sont passionnés par leur petite ville et sa culture. Tigara de son nom Inupiaq, le site est le plus ancien village d'Amérique du Nord, occupé sans interruption depuis plus de 2000 ans. Au croisement des routes migratoires des caribous, des phoques barbus et des baleines, les

pas. Elle apporte à la population une grande partie de la nourriture dont elle a besoin, ainsi que les os et les fanons servant à confectionner outils et objets d'art. Tout est prélevé sur l'animal. Seul le crâne, où siège l'esprit, est rejeté à l'eau, avec pour consigne de revenir l'année suivante pourvu d'un nouveau manteau...

Grâce aux explications d'Andrew, nous comprenons mieux l'effervescence et la tension qui règnent en ce moment dans la ville. C'est le début du printemps, saison à laquelle la glace commence à se fendre, laissant apparaître de larges bandes d'eau libre le long des côtes. Les baleines, dans leur migration vers le nord, suivent le littoral. C'est alors le début de la chasse. Ces derniers jours, le vent n'a pas été bon. Mais le bleu de l'océan commence à percer, et quelques uns des

« Who are you ? »
Qui êtes-vous ? En
guise d'accueil, ce
genre de question
n'est pas pour
nous mettre à
l'aise.

Julie BAUDIN
et David DUCOIN



www.tribuducoin.com

mammifères marins ont été aperçus. Les bateaux en peau de phoque attendent sagement dans les traîneaux, prêts à partir.

A Tigara, la plupart des hommes chassent la baleine. Quand l'une d'elle est tuée, tout le village abandonne ses activités du moment pour venir assister à la découpe et au partage de la viande. Tous ont droit à un morceau, sans distinction. La chasse prévaut sur le reste. Qu'on soit fonctionnaire, employé, sans emploi, à la retraite, élève... Jusqu'au mois de juin, les rues de Point Hope sentiront la baleine et la joie qu'elle apporte dans tous les cœurs.

En attendant que la glace s'ouvre un peu plus, nous écoutons les histoires de Koonuknowruk, Pete de son nom américain. Il est né dans l'une des maisons de terre de l'ancien village, situé à cinq kilomètres du nouveau Point Hope, qui dut être définitivement déplacé en 1975 car menacé par l'érosion du littoral. Nostalgique de la vie traditionnelle, Pete a reconstruit cette maison et a décidé de retourner y vivre prochainement. À travers ses récits, il nous fait partager les mystères de l'Arctique. Une terre

étrange, ponctuée d'ilikralik, « d'endroits où l'on ne campe pas », peuplée d'esprits, de petits hommes discrets appelés « Inukun ». Une terre où le chamanisme, bien que supplanté par le christianisme, n'est pas tout à fait mort dans l'esprit de certains.

A Tigara, l'identité Inupiaq est forte. On résiste à ce qui pourrait modifier le mode de subsistance du village. On lutte contre ce qui pourrait coûter à la nature et à ses créatures. Ivres d'histoires, nous décidons de rester un peu plus longtemps. Et nous asseyons en face de Pete, d'Andrew, de Steve, de Earl, de Rex, pour écouter leurs mots, infime fragment d'un savoir immense. Ils ont appris auprès de leurs grands-parents, de leurs parents, de la nature elle-même. Ils ont vécu et vivent l'Arctique. Les heures défilent à leurs côtés, mais le soleil semble ne pas vouloir se coucher. Vivez à l'heure « eskimo », nous encourage-t-ils. Et déjà minuit... Avant notre départ, nous devons goûter un peu de baleine, qui n'est malheureusement pas fraîche de cette année. Munie de son ulu, couteau eskimo, la femme de Rex le baleinier coupe quelques morceaux de viande crue et

congelée. Ingurgiter la graisse de baleine avec la peau épaisse me demande un certain effort. Plutôt contente d'avoir pu enfin l'avaler !

La chasse n'a pas encore commencé. Nous aimerions rester, mais le temps est à la préparation. Difficile d'intégrer un équipage en si peu de temps. Il faudra revenir, insistent Pete et Andrew. Aller avec eux à la cueillette de baies et à la recherche d'œufs de canards en été. Parcourir les plages parsemées d'ivoire de morse et de mammouth, s'imprégner de l'humidité de la toundra. Ecouter l'Arctique nous parler...

De retour à Anchorage, nous tenons à remercier toutes les personnes sans qui ce début d'aventure n'aurait pu se réaliser: Billy et Maureen Reich pour leur accueil à Kotzebue, Brandon et Jaime Locke pour leur accueil à Anchorage, Andrew et Pinkie Tooyak à Point Hope, Christine et Gene Barger, Koonuk et Tamara, Pete Lisbourne pour ses histoires, Carl Henry Jr pour son attrapeur de rêves, Silvan pour la traduction Français-Anglais, et tous les autres...

ameriquenordsud@netcourrier.com
davidducoin@netcourrier.com
baudinjulie@hotmail.com